

Sylvie

Un projet de documentaire de Clem Hue



Résumé

A Toulouse, un pavillon rose est squatté par des occupant.e.s qui y ont retrouvé les traces d'un crime : Sylvie y a été assassinée par son conjoint, Yvon, avant qu'il ne se suicide. Le film est une enquête sur Sylvie et son histoire de violence conjugale.

Descriptif du projet

Un pavillon comme un autre

Le 89 ter rue de Fenouillet à Toulouse est une villa carrée au crépis rose entourée de deux ferrailleurs. Son grand portail blanc coulissant pourrait se faire passer pour celui d'une entreprise, illustrant fortuitement la démarcation entre le quartier résidentiel des Minîmes et la zone industrielle de Fondeyre. La maison fait office de poste frontière entre ces deux aires urbaines. La rue de Fenouillet sert de raccourci à un certain nombre de travailleurs qui rejoignent Toulouse depuis sa banlieue nord et qui évitent le rond-point de Barrière-de-Paris saturé aux heures de pointes et ses feux rouges qui distribuent les flux de véhicules par paquets. En dehors des heures de reprise et de sortie du travail, l'essentiel du passage est composé de camions de dépannage et de livraison qui vont et viennent jusqu'aux bâtiments des entreprises qui ont été construits derrière les pâtés de maison occupés par de nombreux retraités. Ce mélange de hangars industriels et de maisons individuelles de petits propriétaires, sans bar, parc, place ou espace public, laisse peu de place à une vie de quartier. La succession d'espaces privés clôturés accompagne la rareté des passants dans les rues. Bien qu'à seulement 10 minutes à pied d'une station de métro, le mode de déplacement des habitants du quartier reste la voiture.

En juin 2004, un incident est venu perturber l'apparente tranquillité du voisinage.

TOULOUSE - DRAME. UN HOMME DE 53 ANS ET SA COMPAGNE DE 38 ANS RETROUVÉS MORTS HIER DANS LEUR MAISON.

« C'était quelqu'un d'assez gai. Je ne l'ai jamais vu pessimiste ou dépressif. Cela ne me serait jamais venu à l'idée. Il était venu nous voir il y a une semaine pour une réparation sur le mur mitoyen. Il avait donc des projets », témoigne une habitante de la rue de Fenouillet, à Toulouse. Un drame s'est pourtant joué hier matin dans la maison voisine, au 89 ter de cette rue, près de la Barrière-de-Paris, derrière les hauts murs qui cachent une maison coquette. Yvon Romain, âgé de 53 ans, employé à la mairie de Toulouse, et sa compagne, Sylvie Montagu, 38 ans, qui travaillait au conseil général, ont été retrouvés morts dans leur maison hier en fin de matinée, tués à coups de fusil. Selon les investigations des policiers, l'homme a tué sa compagne avant de retourner l'arme contre lui.

Cette terrible décision, Yvon Romain l'a annoncée à des proches en leur adressant une lettre. Hier matin, c'est un ami qui a donné l'alerte. Vers midi, pompiers et policiers appelés sur place ont découvert les deux corps. Il était alors trop tard pour tenter quoi que ce soit. Ces terribles gestes, comme cela arrive dans les suicides, Yvon Romain les avaient vraisemblablement mûris. Il a même fait euthanasier ses deux chiens, deux bergers allemands qu'il adorait.

« un amour profond »

La nouvelle de ce suicide a bouleversé les collègues d'Yvon Romain qui, à la mairie de Toulouse, travaillait comme surveillant de travaux au service

architecture, qui est installé quai de la Daurade. « Il avait divorcé il y a plusieurs années, peut-être six ans. Après cette nouvelle rencontre, je l'ai vu transformé, il revivait », souligne un collègue. Un collègue persuadé que son copain vivait « un amour profond ». Jamais d'ailleurs il ne l'a connu sombre ou dépressif, sinon lors de la période difficile du divorce. « Il avait toujours une blague à raconter lors des repas », poursuit-il. C'est l'image qu'il conserve de lui. Le nouveau couple n'avait pas d'enfants. Calmes et très discrets, ils étaient peu connus des voisins de ce paisible quartier, fait de pavillons et de jardins, à deux pas du parc d'activités de Fondeyre. Beaucoup d'habitants, hier, se demandaient, en voyant passer les voitures de police, ce qui s'était passé dans ce que les anciens du quartier appellent la maison carrée. Une maison rose à toit plat, haute d'un étage, que ses occupants avaient pris soin de rénover à plusieurs reprises, avec beaucoup de goût, paraît-il. « Ils étaient un peu isolés », observe une voisine, sous le choc. Mais pour elle, qui les côtoyait de temps en temps, ce couple « avait l'air de profiter de la vie. »

La Dépêche du Midi

Irruption

En septembre 2009, je cherche à ouvrir un squat transpédégouine et féministe sur Toulouse, accompagnée d'autres ami.e.s qui souhaitent également se lancer dans une expérience de vie collective et trouver un lieu qui permette d'accueillir des activités et des événements ouverts à des groupes plus ou moins importants de participant.e.s, et qui fasse office de refuge pour les minorités sexuelles et de genre. Après un mois de recherches, on entend parler d'une villa avec piscine. Un hic : la maison a été le théâtre d'un meurtre suivi d'un suicide, et la scène est restée intacte, la police n'ayant emporté que les corps.

A l'étage, les volets sont bien fermés et nous découvrons les lieux à la lampe-frontale. Deux chambres. L'une d'entre elle offre un contraste saisissant avec le reste de la maison. Une étrange impression de calme. Ici, pas de trou dans les murs, pas de pillage, la pièce semble intacte. Le lit conjugal est encore là. Ce n'est qu'après quelques secondes que les yeux repèrent, en suivant le rai de lumière de la lampe, que les murs qui touchent le lit sont recouverts de tâches sombres. L'odeur ferrugineuse qui imprègne l'air nous force à comprendre : il s'agit de sang, propulsé de part et d'autre du lit, qui en est aussi imbibé. Nous ressortons précipitamment.

Au fond d'une allée en asphalte qui lie la rue au garage situé à l'arrière de la maison se trouve une Peugeot 105 blanche, puis, dans le garage, un poids-lourd aménagé façon camping-car, qui occupe la totalité de la longueur du garage. Dans le toit de la voiture blanche, au dessus du siège du conducteur, on peut voir un trou qui semble avoir été soufflé depuis l'intérieur, compte tenu de la déformation de la tôle. Le siège de tissu et de mousse est imprégné d'une couleur maronnâtre. Nous comprenons peu à peu l'ordre des événements. Après avoir tué sa femme dans le lit conjugal, Yvon Romain s'est suicidé assis dans sa voiture. Pensait-il prendre la fuite avant de se raviser ? Ou bien mettre fin à ses jours dans un autre endroit, ce qui expliquerait qu'il était équipé de son arme dans la voiture ?

Dans le jardin ensoleillé de la villa, nous pesons les potentialités que nous offrent le terrain et ses bâtiments et le chaos émotionnel, juridique et matériel auquel nous devrions faire face. Le calcul bascule quand s'y ajoutent les cinq ans d'abandon de la maison, qui nous laissent espérer une certaine tranquillité. Nous décidons de nous installer dans le lieu.

Une enquête

Sept ans plus tard, j'habite toujours ce pavillon. Des dizaines de personnes y ont habité, des centaines y sont passées pour une soirée, pour une semaine ou pour beaucoup plus. Les murs extérieurs sont recouverts de dessins bariolés et l'été, la cloche sonne sans arrêt. La maison est transformée, débordante de vie et il est bien difficile de croire qu'elle a été la scène d'un meurtre douze ans auparavant. Dès le début de cette aventure, je trouvais que cette curieuse succession des choses, notre occupation de ce lieu chargé d'une histoire si lourde, méritait d'être racontée. Au fil des ans, je me suis fait la mémoire de ce « fait divers », la narratrice de ce que je connaissais de la vie de Sylvie à chaque visiteur de passage pour un temps plus ou moins long dans ce lieu. Depuis quelque temps, l'urgence de faire un film de cette histoire s'est faite plus accrue. Parce que la vie d'un squat est toujours précaire, mais aussi du fait de mon expérience intime de la question de la violence conjugale, qui m'a amenée à approfondir ma réflexion et mes recherches sur le sujet, ses fonctionnements, ses mécanismes. Cachée derrière le fait divers, la violence conjugale est un fait de société qui existe de tout temps et dans tous les milieux. Mettre à jour ses modes d'opération est un travail auquel je veux contribuer. Pour moi comme pour d'autres, ce travail est vital et urgent, malgré la constance et la persistance du phénomène, qui existe autant qu'ailleurs derrière les façades des pavillons propres et dans les quartiers tranquilles. Écrire ce film est aussi une manière de rendre un hommage à Sylvie, l'ancienne habitante absente de cette maison où se déroule depuis sept ans le théâtre de mon existence et de celles et ceux qui la partagent.

Le documentaire suivra le fil chronologique de l'enquête sur le meurtre, s'appuyant sur la découverte des traces (l'article de presse, les traces de sang et les impacts de balles, les lettres, les poèmes, les photographies et les documents administratifs), les témoignages (interviews des voisins, des collègues, de la police, d'un armurier...) et les hypothèses. Ces traces d'une histoire de violence seront prises comme point de départ d'un travail de reconstitution et comme base de la narration. Si le coupable du meurtre est connu dès le début de cette narration, la résolution de l'enquête réside ailleurs, dans le motif du crime. Il s'agit de dévoiler peu à peu le processus de violence conjugale, caché derrière une histoire d'amour passionnelle. Les meurtres dans le cadre de violences conjugales, qui concernent dans leur immense majorité des femmes ont été théorisés par des féministes, qui ont adopté le nom de féminicide, c'est-à-dire le « meurtre d'une femme pour des motifs sexistes ». En découvrant ce mot, j'ai appris que les pics de violence qui mènent au meurtre ont lieu le plus souvent lorsque la victime tente de quitter la relation. C'est en associant les pièces du puzzle (les lettres de Sylvie, les traces du meurtre, des statistiques, un témoignage) que l'on recompose un récit, que l'on peut rendre visible ce qui était obstrué au regard.

Au cours de mes recherches, j'ai aussi découvert que la violence sexiste se porte non seulement sur les femmes, mais aussi sur les autres êtres vivants vus comme les possessions du conjoint. Les enfants, donc, mais aussi les animaux. Les deux bergers allemands assassinés partagent avec Sylvie une communauté interespèce de destin. Ils sont les autres victimes de la violence des rapports de domination que nous tâcherons de ne pas oublier.

Pour autant, je souhaite interroger dans ce film la notion de victime. Les traces de la vie de Sylvie m'ont troublées parce qu'elles la représentent comme actrice active et consciente de la construction de sa relation abusive avec Yvon. Il ne s'agit pas ici de lui dénier le statut de victime, mais bien de creuser la représentation de la victime associée à une passivité, une innocence et une pureté. En cela, la question de la violence conjugale incarnée par Sylvie sert de point d'appui à une réflexion universelle sur le tragique de notre participation et notre collaboration à nos propres oppressions.

En outre, par la forme de l'enquête, mon désir est que le film aborde les questions soulevées par le processus de recherche. La découverte des lettres de Sylvie, avec leur rhétorique morbide et passionnelle, m'a d'abord laissé penser que l'assassinat ait pu être l'aboutissement tragique mais consenti d'une relation sado-masochiste totale. J'ai un moment cru que la mort était un destin réfléchi et discuté d'un commun accord entre Sylvie et Yvon. Cette perspective romantique, qui m'a obsédée longtemps, a été attaquée par ma propre expérience de relation abusive, et par mon intérêt qui en a suivi pour les mécanismes de violences conjugales. J'ai effectué un long travail de

recherche et de réparation qui a changé mon analyse de la relation de Sylvie et Yvon. Ces remarques touchent à l'épistémologie et à la question du point de vue situé dans la recherche scientifique. Pour quelles raisons adopte-t-on une hypothèse plutôt qu'une autre ? Comment la position du chercheur (ou de la chercheuse) influe-t-elle sur la recherche elle-même ? Ces questionnements seront, je l'espère, une pierre angulaire du film.

Le squat

En filigrane, les écrits de Sylvie dressent un portrait de la maison et de l'espace familial privé comme cercueil. La mort est présente partout, cachée derrière le paravent du discours amoureux, derrière les hauts murs de parpaing qui protègent la villa rose du regard des voisins et des passants.

La question de la visibilité est une question prégnante pour les nouveaux et nouvelles habitant.e.s du 89 ter rue de Fenouillet. Parce que le jeu de la répression et des expulsions fait peur. Pendant les cinq premières années du squat, la situation juridique extraordinaire dans laquelle nous nous trouvons nous a poussé à la discrétion. En France, une expulsion d'un logement ne peut se faire, sauf exception due au caractère dangereux de l'occupation d'un lieu insalubre, que par une procédure judiciaire à l'initiative du ou de la propriétaire. Sans héritier.e.s, la propriété de la maison a été laissée, du moins sur les papiers du cadastre, et apparemment sur les sources auxquelles a accès la police, au nom du propriétaire, Yvon Romain. Pour une raison inconnue, pendant dix ans, personne ne semble être venu réclamer la possession du bien immobilier. Face à ce statu quo, nous avons opté pour un profil bas vis à vis du voisinage, de peur qu'une plainte viendrait déclencher le début d'une procédure d'expulsion.

Aujourd'hui, ce même pavillon est rempli de vie collective. La piscine, qui a été remise en route, accueille tous les étés des dizaines de corps étranges. Des corps trans, précaires et vulnérables qui ne peuvent pas s'exposer dans d'autres espaces, a fortiori dans des piscines publiques. Jean Genet écrivait : « Exclu par ma naissance et par mes goûts d'un ordre social qui me refusait je n'en distinguais pas la diversité. (...) Rien au monde n'était insolite : les étoiles sur la manche d'un général, les cours de la Bourse, la cueillette des olives, le style judiciaire, le marché du grain, les parterres de fleurs... Rien. Cet ordre redoutable, redouté, dont tous les détails étaient en connexion exacte avait un sens : mon exil. »¹. Cet exil, que je reconnais dans chacun d'entre nous, occupant.e.s du squat, je l'ai aussi reconnu chez Sylvie, dans l'ambivalence de sa présence au monde, du fait de son enfermement dans la domesticité de sa maison et de son couple, dans sa coupe de cheveux courts, dans l'absence d'expression sur son visage sur chaque photo d'elle que j'ai retrouvé, dans sa recherche d'une communauté de vie absolue, ne fut-elle qu'à deux.

Je veux filmer la vie de ce squat, capter ses éclats de rires et ses moments collectifs et de partages (repas, fêtes, piscine), sa rareté et son incongruité. Le décalage entre le calme du quartier et l'incessante activité qui peuple la maison, le trouble distillé par ces personnages qui débordent tant bien que mal de la discrétion autorisée dans l'univers pavillonnaire. Je veux montrer l'explosion de vie qui doit la possibilité de son existence au sacrifice de Sylvie, notre cousine et notre fantôme, non pas pour faire croire à une confortable justice de l'Histoire, mais pour raconter une histoire dans laquelle les vainqueurs et les vaincus n'ont pas toujours des positions écrites à l'avance, pour montrer la diversité des choix de vie et célébrer l'espoir de la rencontre et les surprises réservées par les luttes du futur.

Dispositif

Ce documentaire raconte deux histoires parallèles, liées par un même décor et par un étonnant hasard : une enquête sur une histoire de violence conjugale asphyxiante et un récit de

1. *Journal du voleur* (1949)

réappropriation d'espace et de vie collective. Une scène qui a été fatale pour Sylvie et qui est devenue vitale pour nous.

Je veux donc traiter ces histoires parallèles de façon dialectique. Entremêler deux univers audiovisuels : l'évocation de l'univers de Sylvie, lent, silencieux, routinier. L'autre vivant, anarchique, cacophonique (la vie actuelle dans le lieu). Le fil conducteur qui tisse et relie ces deux espaces-temps sera celui de l'enquête et de sa progression, d'une narration qui débute sur les coups de feu du meurtre et qui progresse au cours des rencontres, du dévoilement des traces et des indices, avec la force de la volonté de savoir, mais aussi en adoptant l'humilité du recueillement. Dans ce film, le personnage principal est absent. Il s'agit de mettre en image cette absence par la recherche. Pour ce faire, nous disposons d'archives glanées au fil de notre installation dans la maison, de souvenirs, qu'on mettra en scène sous forme de reconstitutions. Des documents administratifs, des photos, des lettres, des poèmes.

Exemples de scènes à reconstituer :

-Peu après notre première visite de la maison, je m'attaque à la chambre du meurtre, naïvement armée d'une bassine d'eau savonneuse et d'une éponge. Après 10 minutes de friction vaine sur le pan d'un mur, je change de stratégie : j'arrache entièrement la tapisserie maculée, et je décolle à la raclette et à la ponceuse les morceaux de sang coagulés accrochés au sol. Puis j'aspire et je javellise frénétiquement, prise de paranoïa que la poudre poncée de sang s'est infiltrée partout, dans toutes les fentes du parquet et derrière les plinthes. C'est l'odeur qui alimente mon obsession de traque de la dernière cellule de la victime. L'odeur du sang a l'odeur du fer, elle est prégnante et tenace. En passant l'aspirateur, je trouve, coincé entre deux rainures du plancher, sous les trous creusés par les impacts de l'arme du meurtre, un petit plomb, que je devine être issu du ou des coups portés par l'assassin, probablement oublié par l'enquête de la police.

-Le sol du garage est jonché de débris et de résidus d'affaires détruites, jusqu'à hauteur de genou. Ce n'est qu'un mois après notre prise de possession de la maison que nous commençons à le déblayer. En remplissant les sacs poubelles, nous trouvons l'une après l'autre des lettres manuscrites signées « Sylvie ». Leur lecture nous coupe le souffle et nous cherchons les prochaines avec l'avidité d'une chasse au trésor morbide.

Les voix-off.

Il y en aura deux. La mienne, qui relate la progression de l'enquête et mes réflexions, questionnements et sentiments, et celle jouée par une comédienne, de Sylvie, à partir de ses textes.

Ma voix (extraits)

« Étrangement, je n'arrive pas à ressentir la réalité de la violence du meurtre, même face aux traces qu'elle a laissé et dans lesquelles je suis plongée. Je suis concentrée sur mon objectif : me trouver un logement, nettoyer le lieu, m'y installer le plus vite possible. Ce n'est que plus tard que d'autres traces de cette violence viendront occuper mes pensées avec insistance. »

« Sylvie écrit à Yvon. On ne trouve pas les lettres de réponses. La voix d'Yvon est inaudible. J'essaie de ranger les lettres par ordre chronologique, mais la plupart d'entre elles ne sont datées que du jour, du mois et de l'heure, sans mention de l'année. Quelques enveloppes et les sceaux de la poste me laissent toutefois des indices. Elles ont été écrites de 1993 jusqu'à la fin des années 90. Pour certaines périodes, le rythme d'écriture est quotidien. Pendant un mois de septembre, Sylvie

a écrit une lettre par jour à Yvon. Les lettres sont répétitives. Ce sont des lettres d'amour, des incantations performatives qui viennent affirmer, confirmer et rassurer d'une allégeance passionnée. Un aspect nous frappe : elles mêlent presque toutes une rhétorique et des allusions morbides à l'expression du sentiment amoureux. Eros et Thanatos version pavillon de banlieue. ».

« Au fil de la lecture, je commence à donner un ordre aux pièces du puzzle, aux différents os d'un squelette. Ces lettres racontent l'amour de Sylvie pour un homme qui caresse le projet de vivre avec deux femmes. Non pas d'une manière quelque peu commune, en ayant une femme légitime et une maîtresse, mais en partageant une vie de couple à trois. Elles racontent l'adoption progressive par Sylvie du projet de vie d'Yvon, la jalousie, le manque, l'abnégation, la soumission, et la douleur. Elles racontent un homme colérique et culpabilisateur. ».

« Au delà d'une dépendance extrême, ce qui me choque et me trouble en lisant ces courriers, c'est la participation manifeste de Sylvie à sa propre domination, et sa propre conscience du reniement de soi. »

Sylvie

Les lettres (extraits)

« Mon amour, Tu sais combien je t'aime et combien j'ai besoin de toi. De la caresse de tes mains sur mon corps, à la fois douces et brutales ; de la chaleur de ton souffle dans mon cou, quand ta voix me murmure des mots interdits. De ta chaleur, de ta puissance ; de ton calme et parfois même de tes colères que je redoute pourtant lorsqu'elles durcissent ton regard et m'éloignent un peu de toi. Je ne me l'explique pas, je ne cherche aucune excuse et je ne vois aucune issue en dehors de toi... ».

« Tu sais bien que tu ne t'es pas trompé sur moi. Tu voudrais en douter, mais il ne le faut pas. Rappelle-toi: je suis cette chose que tu voulais façonner à ton idée. Tu es parvenu à réaliser l'essentiel du travail. L'ébauche que je suis entre tes mains ne demande à présent qu'à être polie. L'oeuvre est presque terminée. (...) Je t'aime, Yvon, comme tu n'as pas idée. Je souffre aussi de ta colère. Oublie-là je t'en prie, ou permets-moi de te la faire oublier. Hier, en me refusant tes mains, le contact de cette peau qui m'est nécessaire, tu m'as giflée et j'aurais voulu mourir. Mais pas loin de toi. Alors non, je n'ai plus d'amour propre dans ce cas là et je t'attends, une fois, deux fois, trois fois. Je brise mon premier élan qui m'éloigne de toi, comme pour m'enfuir de la douleur, mais cette douleur me vient de toi, toi qui me fais vivre, et mourir un peu. Toi mon amour, toi mon homme, toi qui m'attire comme un aimant. Punis-moi dans ma chair si tu crois que je le mérite. Mais ne me refuse pas ton amour. Ne fais pas de moi cette chose sans nom qui ne sait comment survivre. Yvon, Yvon, écoute-moi, parle-moi, encore et encore. Je suis prête à me taire pour mieux entendre le son de ta voix. Je suis prête à perdre la vue pour mieux ressentir le trouble de tes caresses. (...) Aide-moi. »

« Tu me déchires et me disperses ensuite à tes pieds. Je paie la faute qui est la mienne plus intensément chaque fois que je plonge mon regard dans la tienne, et que j'ai peur d'y voir le pire. Je paie au centuple le coup que je n'ai pas voulu te porter, la blessure qui aura tant de mal à cicatriser, autant pour toi que pour moi. Mais la vie en dehors de toi n'a aucun sens. Tu connais ma folie. Je partage la tienne. »

« Mon Amour, Ma vie, Tu viens de passer le seuil de notre appartement en me

laissant totalement désespérée. Une étrange douleur m'étreint ce soir et je souffre de nos disputes imbéciles. Pardonne-moi d'être quelque fois entière, hostile car en fait, je ne le suis pas réellement. Et tu le sais aussi bien que moi. Je m'emporte, tu te fâches mais nous savons tous les deux que je me plierai toujours à tes volontés. Je t'aime, Yvon, et j'ai besoin de toi à mes côtés. ».

« Tu m'as battue... J'ai affronté le malaise de mes proches face à mon mutisme, j'ai affronté la réprobation de ma soeur (qui est la seule à avoir compris) ; j'ai aussi affronté mon image dans le miroir, ce miroir qui me renvoyait le pire de ce que tu avais pu voir en cette soirée. M'aimes-tu encore ? Pourras-tu encore m'aimer ? M'aimer malgré toi, malgré moi? Je suis et resterai ton épouse, ta maîtresse et ta salope pour la vie. Tu n'y peux rien. Il n'y a que la mort... Mais pourquoi ne pas tenter de se donner un nouveau départ ? Oui, tu as raison, nous jouons un jeu dangereux, un jeu qui n'en est pas un. Au risque de se consumer, consumons nous ensemble... Tu es peut-être le diable. Et moi, sans aucun doute, sa prêtresse. Réfléchis-y... Pour l'éternité. Toi, ma vie. »

Poésie

Parmi les lettres, on trouve des poèmes écrits par Sylvie. Ils m'ont saisie tant ils semblent donner un aperçu de la conscience tragique de Sylvie sur son sort. Je suis touchée par tous ces textes. Je souhaite que cette émotion soit sensible dans le film. La lecture des textes de Sylvie devra refléter cette mélancolie, ce tragique.

<i>A ton absence... Une fleur fanée Aux heures écarlates La mémoire troublée De nos amours ingrats Meurt aujourd'hui, Meurt en mon cœur, Où perce un goût amer De plaisir oublié ;</i>	<i>Que le désir trouble la chair Et le plaisir évaporé, Que l'oubli se fasse sincère Lorsque raisonne l'obscurité, Et la bataille des corps Et des âmes vaincues Raconte jusqu'à l'aurore La fin comme une issue ;</i>	<i>Une issue à nos peurs, Nos démons contenus, L'estompe des regrets, Puis peu à peu des cris. C'est le jour qui renait Quand la raison faiblit.</i>
<i>Une larme de sang Meurt aujourd'hui Meurt en mon cœur ;</i>	<i>Une feuille froissée Au lueurs matinales Saigne des mots bleutés, Des aveux triomphals Qu'anéantit le vide ; Et l'horreur recouvrée Par le reflet acide Et perçant du méfait, Ce méfait comme un crime Survécu à la nuit, Tortueuse racine Pénétrant nos esprits ;</i>	<i>Un goût de certitude Meurt aujourd'hui Meurt en mon cœur.</i>

Références et sources d'inspiration.

Dans une scène du documentaire *Domestic Violence*² de Frederick Wiseman, un questionnaire qui a pour vocation d'aider les personnes à identifier et verbaliser des comportements abusifs au sein de leur relation de couple est soumis aux femmes qui arrivent au centre d'hébergement pour victimes de violences conjugales The Spring, en Floride. Il dresse une liste qui donne une idée de l'immense variété des tactiques qui peuvent être utilisées (isolement,

2. La première partie est sortie en 2001, la seconde en 2002.

dépréciation, contrôle, dépendance économique, violence verbale et physique...). Par la simple réponse affirmative à chacune de ces questions, l'escalade de la violence est mise en scène, de façon à la fois pudique et perforante. Un mélange qui correspond bien à l'alliance de la banalité quotidienne de la vie privée de couple et familiale et de la profondeur de l'asservissement chez Sylvie et Yvon. Les lettres de Sylvie parlent du quotidien, de son travail au Conseil Général de la Haute-Garonne. Elles ne mentionnent jamais un cercle d'ami, des activités de loisirs ou culturelles. Elles sont un circuit fermé qui tourne autour de son amour pour Yvon.

Les films de HF Imbert, et notamment No pasaran, album de souvenirs, sont des enquêtes au long court à partir de traces très minces. Pour No Pasaran, le point de départ est une série incomplète de cartes postales sur les camps de concentration du sud de la France où ont été internés les réfugiés républicains espagnols en 1939. L'enquête progresse au son de la voix off du réalisateur et au fil des rencontres.

Note d'intention

Les images

Le quartier, la maison

On verra d'une part la vie foisonnante, collective et singulière du squat et de ses occupant.e.s. Des moments de fête, de discussions, les différents looks exubérants des squatteur.se.s, qui jouent des codes féminins et masculins, l'incongruité de leur présence dans le cadre de cette villa avec piscine. D'autre part, on lui opposera le calme privatif de la succession de pavillons du quartier, les clôtures et les murs qui séparent chaque jardin. La maison devra être mise en scène de deux façons antagoniques : comme le tombeau de Sylvie, un espace clos et fermé sur lui même, puis comme le terrain des possibles d'expérimentations et d'intense sociabilité. Les murs qui l'isolaient et l'enfermaient se transforment en paravents de protection de la liberté des nouveaux habitants.

Les archives

On montrera les différents documents retrouvés, qui dressent un portrait de Sylvie et Yvon. Parmi eux :

- Les documents administratifs : CVs, fiches de paie, factures de la maison, de l'installation d'une piscine, communications professionnelles, situation économique...
- Les traces chronologiques de leur vie : factures de campings, cartes grises de voitures, demandes de congés, agenda professionnel...
- Les éléments qui permettent de dessiner leur portrait de façon plus intime : les photographies et les lettres de Sylvie (nous disposons aussi d'une vidéo VHS de vacances aux Etats-Unis).
- Un catalogue d'arme à feu, élément tragiquement trivial et fenêtre ouverte sur la préméditation et l'intention d'Yvon.

Parmi les photographies dont nous disposons, on trouve un album entier rempli de photos de voyages de Sylvie et Yvon. Ces photos sont toutes prises de la même façon. Elles représentent Sylvie debout et seule au milieu d'un paysage (successivement d'Espagne, d'Italie...), sans expression sur son visage, en plan très large. Lorsque ce n'est pas Sylvie au centre de l'image, c'est un long camping-car au format poids-lourd qui prend sa place, immortalisé de la même façon, en plan très large au milieu d'un paysage sans présence humaine, qu'il s'agisse de monuments ou de paysage de nature. Au delà de porter des soupçons sur le statut d'objet (au même titre qu'un véhicule) de Sylvie pour Yvon, ces photos expriment une grande solitude, un sentiment d'enfermement à l'air libre, une imperméabilité à la joie de vivre qui semble devoir accompagner tout voyage. Ce véhicule est toujours dans le garage de la maison. Il a été transformé en dortoir pour accueillir les visiteur.se.s de passage. On mettra en parallèle les images immobiles des déplacements du couple et le mouvement des voyageur.se.s dans ce camping-bus immobilisé dans le garage du squat. Enfin, on représentera, à la fin du film, Sylvie comme le fantôme de la maison. En détournant son corps des photographies de voyages que nous disposons, on pourra l'intégrer comme un hologramme ou une vapeur au décors actuel de la maison, comme une habitante à la présence ambiguë.

Les interviews

Il s'agit des éléments de l'enquête dont je ne dispose pas encore. Je souhaite, lors du tournage, partir à leur recherche, pour confirmer ou contredire les hypothèses qui sont les miennes. Ce pari est risqué, parce que ces pièces manquantes du puzzle peuvent aussi bien aller dans mon sens que, au

contraire, me faire changer de piste. Les interviewés se répartissent en deux catégories :

- Des « techniciens », chargés de délivrer leurs connaissances techniques ou empiriques sur le meurtre : on montrera les impacts de balles et le plomb trouvés sur le lieu du meurtre à un armurier ; on tâchera de retrouver les policiers et les pompiers qui y sont intervenus, ou des rapports balistiques, du médecin légiste...
- Des « témoins » : des personnes qui ont connu Sylvie et Yvon. Je veux donc interroger des voisins, des collègues, des proches de Sylvie et de Yvon, pour compléter le portrait de Sylvie et de sa relation avec Yvon.

Les reconstitutions

Pour incarner l'enquête, je la ferai correspondre aux moments de découverte des traces qui ont marqué notre installation dans la maison. Je mettrai donc en scène les habitants et habitantes actuelle-s de la maison (les squatteurs et squatteuses).

Le son

La bande son mêlera la voix-off de mon récit de la découverte de la maison et des traces du crime, mes réflexions et la poursuite de l'enquête ; des lectures des lettres et poèmes de Sylvie ; des interviews comme autant d'indices qui feront évoluer l'enquête ; les silences et les bruits de voitures qui sont l'environnement sonore du quartier résidentiel ; les sons des discussions, et du brouhaha quotidien de la maison et de ses habitant.e.s aujourd'hui ; la musique originale, composée par des habitantes musiciennes du lieu. Le film s'ouvrira sur un coup de feu, suivi de silence.